

DOMAINES DE CONSTRUCTION DES REPRESENTATIONS

Nous allons aborder maintenant la notion et le domaine notionnel.

Dans le domaine de la représentation nous avons essentiellement 3 secteurs :

α - en gros, le domaine lexical.

β - les catégories grammaticales.

γ - ce qu'on a pu appeler 'contenu de pensée' (de Benveniste ; Freudien également), 'contenu prépositionnel' (en logique), où 'dictum' (du Moyen Age et de Ch. Bally), ou 'lekton' (des stoïciens).

Les guillemets peuvent signifier que 'faute de mieux, je le dis de la sorte, même si ça n'exprime pas ma pensée dans toute sa finesse', mais aussi que j'emploie par citations ce qui a été employé par d'autres. Dans ce cas je l'utilise parce que je l'ai trouvé assez souvent mais qu'en fait ça n'est pas un bon concept.

Dans le **domaine lexical** : il faudrait penser en termes de champs sémantique qui tournent autour d'une racine, d'un ensemble de représentations qui vont varier suivant les langues. Dans une langue comme l'anglais, ce pourra être des phonesthèmes (cf. Firth) comme avec '*glow, gleam, glimmer, glisten*' - '*swing, sway*'... Mais quelle que soit la culture dont nous parlons, nous avons, toujours un mode, un système de représentations fondé sur des faisceaux de propriétés physico-culturelles, car si elles sont physiques, elles sont presque toujours filtrées par des cultures, et lorsqu'elles sont culturelles, il y a toujours dans le domaine de l'appréhension de la réalité un correspondant.

Si l'on prend un terme, il y a un ensemble d'associations qui vont permettre **certaines** constructions. Ce terme ne va pas être libre de ses mouvements, et ses degrés de contrainte, ses degrés de liberté permettent la construction même d'énoncés. Vous allez avoir en même temps associé à cela tout un ensemble de relations : en particulier, la **relation primitive** qui est : 'entraîne normalement'.

'Ex. : Quand j'ai 'mouillé', j'y associe des présupposés culturels, des chaînes de causalité, ainsi qu'une valuation : indifférent, bon, mauvais, donc maléfique ou bénéfique, et en plus de cela du point de vue subjectif : agréable ou répugnant, ou indifférent. Nous avons bien là un **système** de représentation, ça s'organise selon des critères de très grande stabilité. C'est ça donc que j'indique au niveau lexical. Les mots sont des sortes de **résumés** de ces systèmes de représentation notionnelle. Ce sont des capteurs : par un mot vous pouvez renvoyer à une notion. Il évoque toute une notion mais la relation n'est pas symétrique : une notion va être emprisonnée **partiellement** dans un mot. Donc une fois de plus il n'y a pas de relation terme à terme ; il y a toujours des échappatoires, il y a toujours du surplus. Il y a toujours en fait à partir du mot la possibilité d'avoir un système qui échappe au mot.

Les catégories grammaticales, c'est au sens européen traditionnel, i.e., les catégories du temps, de la modalité, de l'aspect, du nombre, de la détermination, etc. Eux-mêmes sont une certaine représentation.

Pour le **troisième secteur**, c'est une représentation construite qui va ensuite nous donner un énoncé.

Par ex. : Paul - lentilles - manger

J'établis une relation et une spécification. Ce faisant j'ai construit une représentation mais ce n'est pas lexicalisé. Ça peut être : 'c'est vrai.' 'c'est probable', 'ça lui arrive fréquemment', 'c'est répugnant', 'ça lui fera du bien'... Vous avez la possibilité de construire un objet détaché d'une réalité : Ex. 'Le fait que', 'l'idée que' 'l'espoir que'... 'Paul mange des lentilles'... Si je ne continue pas, vous ne savez pas s'il y a eu réalisation ou non du procès.

Vous avez affaire à un 'contenu de pensée'. On pourra alors parler de notion, j'expliquerai pourquoi j'ai employé ce terme, et nous verrons quelles sont les propriétés communes entre la notion et tout domaine notionnel construit à partir des notions ainsi définies.

Mardi 22 novembre 1983

Comme je l'ai déjà indiqué, nous nous donnons des règles de constitution des objets. J'emploierai de façon équivalente 'construit' et 'constitué'. Ainsi nous ne travaillons pas avec des données constituées.

AU NIVEAU α

, celui des notions lexicales, il y a deux dangers à éviter. L'un consiste à travailler avec une sémantique générale qui est toute constituée, puisqu'on dit qu'elle est propre à toutes les représentations que l'on puisse trouver dans l'espèce humaine. C'est pour ça que j'ai introduit la restriction système de représentation complexe fondé sur des propriétés physico-culturelles. On pourrait certes imaginer, - étant donné que nous avons un certain nombre d'activités praxiques et que quelles que soient les cultures, nous avons des enchaînements de gestes qui semblent à peu près les mêmes, - qu'on ait une espèce de gigantesque robotique universelle. Où ça devient plus compliqué, c'est lorsqu'on passe au niveau des représentations : **Existe-il les métaphores universelles** ? A l'heure actuelle, il est impossible de résoudre le problème. Il faudrait étudier tout un ensemble de questions de sémiologie au sens strict et cela suppose des recherches coordonnées. Dans le domaine de l'intelligence artificielle, c'est possible : toute une partie de l'activité du discours scientifique consiste à stabiliser le discours ; et entre la géométrie dans une culture donnée et la géométrie dans une autre culture, il faut espérer qu'il y ait transfert sans résidus. Or c'est faux parce que le discours mathématique lui-même transporte des métaphores et que ces métaphores se traduisent plus ou moins bien ; pour ne prendre qu'un exemple - 'point d'accumulation' en français, c'est en allemand 'Höherung', i.e. empilage.

Que l'on prenne l'autre activité dans ce qu'elle a d'organisation de **praxies** (conduites stabilisées, qui ont une certaine régularité, comme les enchaînements de gestes, en vue d'une transformation), il en est de même.

Donc, le premier danger, nous l'avons vu, c'est la **sémantique générale** avec tout ce que cela entraîne.

Le deuxième versant, c'est d'avoir affaire à des unités toutes constituées. Parmi leurs caractéristiques, j'en dégage deux : ils sont déjà catégorisés du point de vue syntaxique (nom - verbe - adverbe...). Vous risquez de transporter avec vous toute une catégorisation qui historiquement est claire, mais qui n'a pas nécessairement quelque chose à faire avec la réalité des phénomènes observés. Ce n'est pas parce qu'une répartition, un procédé classificatoire nous est donné par une tradition de 2000 ans qu'elle est nécessairement fructueuse.

La seconde caractéristique est que les mots sont des espèces de capteurs du point de vue de la signification : ils sont liés à l'histoire et à la culture d'une communauté parlant une langue et ce n'est que par des coups de force qu'on peut avoir des mots écrits en majuscules qui vous renvoient alors à la sémantique générale : ce sont de simples supports matériels pour des notions.

Ex. : 'manger' renvoie à une certaine façon de manger, s'opposant à 'dévorer', 'engloutir'. Il y aura également l'opposition entre 'manger' pour des animaux et des humains. On s'aperçoit que pour un certain nombre de raisons, on ne peut pas utiliser les mots en tant qu'unités déjà toutes constituées avec des propriétés toutes faites - cela dans la démarche que j'adopte bien sûr, i.e., une démarche de propriétés généralisables concernant l'activité symbolique d'ordre cognitif de langage appréhendé à travers la diversité des textes que l'on trouve dans les langues naturelles.

Nous avons donc des difficultés concernant les notions de type x : j'ai été embarrassé devant des concepts tout faits, devant une conception de la sémantique générale et devant une appréhension qui passeraient par des mots catégorisés en nom, verbe, etc.

☞.☞.☞.☞.☞.

AU NIVEAU β : Une fois de plus nous courons le risque de poser comme universel ce qui sera le transport de catégories propres à une langue dans une autre langue. Nous allons être contraints de poser le problème en deux termes : d'un côté nous allons avoir des **notions grammaticales** et d'un autre, des **catégories grammaticales**. On va voir la relation entre les deux et pourquoi j'ai été amené à poser le problème comme je l'ai posé.

Dans la tradition, 'catégorie' c'est attribuer une certaine propriété prédicative qui nous donne le principe des classifications. On peut parler de catégorisation en nom et en verbe parce qu'il s'agit de partir du discours, et c'est bien une catégorisation. Dans la terminologie anglo-saxonne, on emploie 'category' pour ce qui s'appelait partie du discours et est appelé maintenant 'classe syntaxique'. Dans la tradition européenne, 'catégorie' dans 'catégorie grammaticale' est employé pour renvoyer à de grandes catégories dans l'activité de langage : aspectualité, modalité, nombre, détermination etc.

Ces catégories grammaticales sont représentées par des **marqueurs**. Vous avez donc des jeux de marqueurs : cf. 'unique' par rapport au 'multiple' - ou bien ce qui ne serait ni unique ni multiple pour une quantité indéterminée non négligeable.

Ex. : Il y a de la voiture.

If **any** person....., **they** must.....

Il y a tout un ensemble de phénomènes liés à ces marqueurs et ça va vous dessiner une catégorie grammaticale dans une langue donnée. Le danger est de parler de catégorie grammaticale en termes de marqueurs.

Les **notions**, elles, sont des représentations. Ce sur quoi elles portent va dépendre de la notion dont il s'agit.

Si nous prenons l'**aspectualité** par ex., on s'aperçoit que d'une part, on a la notion en tant que telle qui a des propriétés aspectuelles - ponctuel - semelfactif (une seule fois), itératif, continu... Et puis on a certaines valeurs marquées par des formes spécifiques (accompli-inaccompli), lorsqu'on a une forme conjuguée, et cela donc est en dehors du domaine notionnel.

Au niveau notionnel, on va employer une terminologie qui sera très maladroite :

'ça aboutit à un terme'
'ça démarre'
'ça se transforme'
'ça se répète'
'ça ne se produit qu'une fois'

Il s'agit ici d'une certaine représentation qui fait que nous avons affaire à des événements que nous appréhendons soit comme aboutissant à une transformation soit ayant une stabilité qui fait qu'on n'aboutit pas à une transformation : statif ; que ce soit du statif de fondation, ou que nous ayons eu une transformation qui s'est opérée.

Ex. En automne les feuilles sont rouges.

≠ le cuivre est rouge, le laiton est jaune.

De même :

la lettre est écrite : stabilisée

Le processus est irréversible - Avec réversible, nous pouvons retourner au point de départ. Ex. : ouvert / fermé.

Avec 'ça démarre', vous mettez l'accent sur l'inchoation.

Avec 'ça aboutit à un terme' vous mettez l'accent sur la terminaison qui peut être atteinte ou envisagée. Si elle est atteinte, il y a transformation quelque part.

Ensuite vous avez affaire au problème de la transformation. Vous aurez deux zones, vous passez d'un état à un autre.

Tout cela va se ramener à des opérations que vous connaissez par ailleurs.

D'un autre côté, les problèmes aspectuels sont liés à des problèmes de quantification et de qualification : problème de l'itérativité. C'est aussi le problème de la **conation** (vient du latin 'conare' qui signifie s'efforcer). Très souvent vous avez une valeur **conative** soit liée à la notion elle-même, soit que vous pouvez toujours donner à une notion. C'est par exemple : 's'efforcer de', 'chercher à'...

cf : Je cherche à atteindre
 ou encore : Je vends ma maison : Je cherche à la vendre
 (ce que l'on retrouve en latin, en russe aussi)
 On introduit des considérations par rapport à un objectif à atteindre.

Vous retrouverez des problèmes d'aspectualité lorsqu'on définit la relation entre modalité et aspect.

L'exemple classique en russe est : 'avez-vous lu *Guerre et Paix* ?' On a **l'imperfectif** dans l'interrogation. Pourquoi en arabe, avec les hypothétiques, a-t-on l'inaccompli (cf. s'il vient demain) ou du perfectif (cf. s'il vient demain = qu'il vienne demain) i.e. introduisant un événement, même fictif ?

De même vous aurez ce qu'on appelle classiquement **l'aoriste gnomique** ; i.e. lorsqu'on a affaire à des vérités générales, dans de très nombreuses langues, on aura alors une autre forme que celle de présent. C'est parce que vous pouvez appréhender ces énoncés comme une suite textuelle ne portant pas sur un événement particulier mais comme si on avait 'lissé' différents événements. Ex. : '*The early bird catches the worm*'. On est parti ici d'une expérience : 'le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt' est le résultat d'un lissage : ayant des occurrences, vous faites de sorte qu'elles n'apparaissent pas dans leur singularité des unes par rapport aux autres et vous pouvez avoir un présent. Vous pouvez avoir une forme particulière, aoristique, mais vous pouvez aussi rencontrer ce que j'appelle un 'parcours rugueux'. Vous conservez les occurrences vous prenez un événement dans sa singularité, même s'il est posé de façon imaginaire et vous en tirez une leçon générale : Ex. du genre 'on n'a jamais vu...' 'il est arrivé que...'

Prenons les problèmes de **performativité**. Ils ont des propriétés aspectuelles, qui font que vous avez des contraintes sur l'aspect. En particulier en anglais, vous ne pouvez pas employer la forme progressive avec un performatif, sauf dans le cas d'une reprise :

'I refuse to obey such orders'
 et 'So you're refusing to obey'...

En conclusion nous dirons que les **notions** ne sont jamais pures au sens où on pourrait parler d'aspect sans les relier à d'autres problèmes. C'est toujours relié à modalité, détermination...

Donc d'un côté nous allons pouvoir parler en termes généraux, nous allons nous donner les outils de R_{μ} qui permettent de parler de ces problèmes d'une façon qui échappe aux spécificités d'une langue donnée. Et en même temps, nous allons travailler sur des catégories grammaticales fondées sur des jeux de marqueurs et cela va être dans une relation de correspondance non triviale (= non pas terme à terme) avec les notions qui sont des représentations de l'ordre de l'activité du corps. L'étude que fait le linguiste porte justement sur ces relations entre notions et catégories grammaticales. Le linguiste doit prendre du champ par rapport à la langue et s'intéresser à des domaines qui ne sont pas nécessairement classés comme faisant partie de l'activité linguistique.

NIVEAU γ : Je suis obligé de prendre un certain nombre de décisions à un moment donné, et le 3ème point (γ) qu'on a appelé 'contenu de pensée', 'dictum', 'propos', 'lekton' va correspondre à quelque chose qui va pouvoir devenir un énoncé : Ex. : <mon frère venir - demain>. On aura donc un certain nombre de termes (α) qu'on combine et ça nous donne des notions complexes, et (γ) porte sur celles-ci. Lorsqu'il s'agit de 'contenu de pensée', on a un ensemble de **termes constituants** sur lesquels on va travailler, ou bien on va travailler sur la **proposition entière**, en posant une question, en faisant un rejet, ou un souhait, ou en l'assertant et c'est ça, cette relation sur laquelle on va travailler de la sorte, qui est du niveau (γ). Vous établissez simplement la relation entre 'frère', 'venir' et demain'. Chacun de ces termes est lié à des **faisceaux** de propriétés Par ex : <toi - lire - rapport> on peut travailler sur ces termes : on peut introduire une valuation, des variations d'ordre sémantique, ou lexical (lire - dévorer)... On travaille alors sur des phénomènes observables pris dans la conversation.

Les notions (α) sont donc du domaine lexical. C'est un ensemble structuré de propriétés physico-culturelles ; (β) est un réseau de notions grammaticales et (γ) un réseau de relations entre notions de type (α).